

EVA CHANTE LE SLPEN DE BERLIN

Anabelle Nicoud, La Presse, 7 mai 2006

C'est à un beau voyage empreint de nostalgie, de romantisme et de mélancolie que l'interprète Eva a convié les spectateurs de la Cinquième Salle de la Place des Arts, vendredi et hier soir.

La chanteuse, berlinoise de naissance, parisienne et montréalaise d'adoption, a présenté les pièces de son dernier album, À Marlene, consacré à Dietrich et à Berlin, ainsi que ses propres compositions, Ailleurs, Train de nuit, Berlin, Où s'en vont mourir les rêves.

Premier arrêt, les années 20, l'effervescence des cabarets littéraires. Dans l'un d'entre eux se produit une jeune actrice nommée Dietrich. Eva nous imprègne de cet univers en interprétant Wenn ich mir was wünschen dürfte, puis Alabama Song, de Kurt Weill et Bertolt Brecht, qui célèbre la sombre décadence dans laquelle tombe la capitale allemande.

On suit Marlene dans ses pérégrinations cinématographiques (Lola, Lili Marlene) et dans son exil vers Hollywood quand l'Allemagne est devenue nazie. Eva agrmente ce voyage de chansons que la Diva aurait pu interpréter, telle que Je chante avec toi Liberté.

Au cours de ce voyage, on parle de l'Ange Bleu, femme insaisissable (I Can't Give You Anything But Love, Just A Gigolo) fatale et amoureuse (Johnny, Wenn du Geburtstag Hast), de la guerre (magnifique Marie, Marie) et de ces histoires d'amour qui finissent mal (Déjeuner du matin, de Prévert et Kosma).

Dès les premiers instants où la voix d'Eva s'élève, sombre et profonde, le spectateur a conscience d'être face à une grande dame, capable de recréer par sa seule présence et celle de Pierre Grimard au piano l'ambiance décadente, désespérée et impertinente d'un temps que les moins de 60 ans ne peuvent pas connaître...

Eva ne fait pas de poses inutiles. Habillée sobrement d'un pantalon et d'une chemise bleu nuit, elle se tient face au micro, tantôt debout, main sur la hanche, ou assise sur un haut tabouret. Sans qu'elle ne la pousse, sa voix emplit la salle d'un seul coup et enveloppe le spectateur.

Et quand elle parle, Eva le fait d'une voix qui a connu les nuits enfumées, avec un accent germanique plutôt que germanopratin. Elle a le timbre et l'élégance d'une Barbara, rencontrée à Paris, et la profondeur d'un Brel, dont elle interprète Ne me quitte pas dans sa langue maternelle.

« Je suis anachronique », a plaisanté Eva, qui voulait chanter debout, le micro dans une main et le fil dans l'autre. Aucun doute là-dessus : Eva ne correspond pas aux critères braillards du moment et offre une interprétation brillamment nostalgique avec une simplicité désarmante.

Et c'est tout ce que son public attendait d'elle. Quand elle a interprété Dis, quand reviendras-tu? de Barbara, elle a demandé aux spectateurs de la chanter avec elle, et même pour elle. Visiblement émue de l'amour que son public lui porte, elle a semblé savourer les applaudissements de la salle. Un beau moment, après une heure et demie de spleen envoûtant.

TOUR DE CHARME D'EVA

Claudia Larochelle, Journal de Montréal, 6 mai 2006

Telle une caresse auditive qui termine sa course dans l'échine, la voix de velours d'Eva a envahi la Cinquième Salle de la Place des Arts hier. En revisitant les grands succès de Marlene Dietrich, l'Allemande interprète a su soigner les mélancoliques...

Ouf! Accompagnée de son complice pianiste Pierre Grimard, la mystérieuse dame qui vient faire son tour de chant à Montréal depuis 1966 n'avait pas encore soufflé une parole mélodieuse dans son micro que déjà, son énergie faisait mal... ou du bien. Ça dépend comment on s'empare de ses chansons. Or, un vent de spleen berçait l'auditoire.

Amateurs de grande chanson

Les amateurs de grande chanson étaient aux anges en entendant celle qui, vêtue sobrement de noir, a repris les succès de son plus récent opus ainsi que ceux laissés en héritage par la grande Dietrich, une autre étoile à faire frissonner les âmes sensibles.

Entre un Train de nuit langoureuse, la légendaire Lili Marlene, la nostalgique White Grass ou encore la frémissante Johnny Wenn du Geburtstag Hast, chantées en anglais, français et allemand, Eva a peu parlé d'elle, préférant y aller de ses leçons d'histoire des années folles à la période d'après Deuxième Guerre.

Comme des courts métrages en noir et blanc, chaque chanson rappelle des souvenirs, ramène le spectateur dans la profondeur de ses songes.

Fallait palper l'atmosphère quand elle a réussi à tirer des larmes au plus froid des hommes avec Déjeuner du matin... un poème de Prévert. Mais le matin était loin à la fin du récital, la nuit avec cette voix unique, celle d'Eva, aurait pu être éternelle.

QUAND MARLENE DEVIENT EVA

Régis Tremblay, Le Soleil, 20 janvier 2006

Eva a beau chanter Marlene Dietrich avec une hallucinante vérité... Eva reste Eva! Une voix si unique que personne n'a su l'imiter. Hier soir, au Petit Champlain, la plus Berlinoise des Parisiennes (et des Montréalaises) a su faire revivre, à travers le drame de Marlene, à travers son propre parcours, les grands déchirements de l'histoire récente, de la Seconde guerre à la chute du mur de Berlin. Plus qu'un spectacle, un périple!

Ailleurs! Dès les premières notes, dès les premiers souffles doucement gutturaux, Eva nous emmène ailleurs. Il n'y a pas que la langue allemande qui dépayse chez elle : il y a la couleur sombre de la voix, la puissance contenue de cette femme insaisissable... « J'aimerais vous emmener en voyage! » annonce-t-elle. Et nous voici dans son Train de nuit, où l'on trouve « un peu d'oubli...entre deux pays », où l'on trouve une amie pour nous guider, entre Québec et Berlin. Qui était Marlene? « Personne n'a pu percer son mystère! »

Wenn ich mir was wunshen durte. "Si je pouvais faire un voeu, je serais juste un peu heureuse, car si je l'étais trop, j'aurais la nostalgie de la tristesse!" De tels mots, en allemand dans le texte, teintent chaque intonation de cette Eva devenue Marlene avec un déconcertant naturel.

Alabama Song, c'est la décadence du Berlin bordélique des années 20, telle que décrite par Brecht et Weil. Si actuelle qu'avant Eva, les Doors l'ont reprise, dans le bordel américain des années 60. C'est dans ces moments-là que la chanteuse trouve ses moments les plus durs. Vrai, Eva n'est pas qu'une chanteuse, c'est une grande interprète! L'instant d'après, elle devient la séductrice de cabaret qui lance crânement Lola, Lola! Mais qui ne se laisse jamais approcher. Et le voyage continue, et le film se poursuit...

Sans transition, elle entre dans une valse nostalgique qui tourne autour de mots qui revendiquent l'indépendance du cœur : « Ich weiss nicht zu wem ich gehore »...

L'an 1939. Marlene refuse de vivre sous le nazisme. C'est donc pour les soldats alliés que Dietrich est devenue la mythique Lili Marlene. Cette célèbre chanson, Eva la dit avec une telle sincérité qu'elle semble en train de la créer.

« Qui peut dire où vont les fleurs du temps qui passe? » Ce grand succès d'Eva prouve qu'il y a longtemps déjà qu'elle chante Dietrich. Sa version du Nabucco, puis son évocation du mur honteux que l'on sait, prouve deux fois de plus qu'Eva possède une voix d'une force et d'une présence rares.

Eva n'allait pas faiblir! Elle était même de plus en plus dans son rôle, avec ce tango lascif intitulé Johnny, wenn du Geburtstag hast.

Toutes les Marlene y ont passé, même la Dietrich de Las Vegas, qui chantait I Can't Give You Anything But Love et celle de Hollywood, qui osait Just A Gigolo avant de quitter la scène.

Avec la complicité inconditionnelle de son pianiste Pierre Grimard, Eva a multiplié les Marlene, jusqu'à nous faire pleurer avec le poème tout simple et tout triste de Prévert, Déjeuner du matin...

Nul doute qu'au déjeuner du lendemain (ce matin), nous serons encore à penser à la Marlene d'Eva... Eva redevient Dietrich, aujourd'hui et vendredi prochain, le 27 janvier, au Petit Champlain.

EVA, À MARLENE

Clotilde Seille, Espace Musique, Radio-Canada, décembre 2005

Commentaire

« Un disque admirable ».

FOLLEMENT ROMANTIQUE

Fabienne Couturier, La Presse, octobre 2005

Critique

C'est un disque pour les jours de pluie, un disque homéopathique, qui soigne la mélancolie par une dose de spleen –ou vice-versa. En 15 chansons tirées du répertoire de Marlene Dietrich, Eva nous emmène sur la pointe des pieds dans les cabarets littéraires du Berlin des années 30 et 40. Chaque chanson est un petit film, un tableau, un poème. De sa voix toujours aussi enveloppante, Eva les reprend dans le petit film qu'avait choisie la diva des années 30 pour le faire : anglais, français, allemand. À entendre et réentendre, l'adaptation en allemand de Ne me quitte pas, de Brel, ou Marie, Marie, de Pierre Delanoë (popularisée par Bécaud). Tantôt ironiques, comme Black Market, qu'Eva rend avec un inimitable accent berlinois et une gouaille inattendue, tantôt lyriques, les chansons sont toutes enveloppées du piano de l'admirable Pierre Grimard. Elles parlent d'amour, de guerre ou de solitude, et quand c'est en allemand, on entend la langue de Goethe, celle des souffrances du jeune Werther, d'un romantisme à donner des frissons. C'est tout simple, ça berce et c'est bon. ★★★★★

EVA, À MARLENE

Gilles Tremblay, Voir, octobre 2005

Critique

Après une éclipse de quelques années, Eva, accompagnée au piano par Pierre Grimard, revient avec un nouvel enregistrement. Reconnue comme l'une des meilleures interprètes de la chanson, elle n'a jamais donné dans la facilité. Son hommage à Marlene Dietrich en est un nouvel exemple. Plus que le répertoire, c'est l'esprit même de la grande chanteuse allemande qu'elle évoque. Certes, on y retrouve l'immortelle Lili Marlene et les chansons du compositeur Friedrich Holländer telles Ich Bin Von Kopf Bis Fuss Auf Liebe Eingestellt et Black Market, mais également Prévert (Déjeuner du matin), Marawood (White Grass) et une superbe version allemande de Ne me quitte pas. Dépouillé, un brin austère parfois, mais d'une indéniable vérité. ★★★★★

EVA, À MARLENE

Monique Giroux, Fréquence Libre, Radio-Canada, octobre 2005

Commentaire

« C'est tellement beau, c'est d'une pureté. Les arrangements sont magnifiques. Un disque d'une très très grande qualité. Une pure merveille ».

EVA, À MARLENE

Jacques Letendre, Le Palmarès, octobre 2005

Commentaire

« De toute beauté ».